

TÉMOIGNAGE : Un dîner avec Garry Kasparov

Par Areg DANAGOULIAN

En 2017, j'ai eu l'occasion de passer quelques heures avec Garry Kasparov. Il était venu au Massachusetts Institute of Technology (MIT) pour parler de la Russie de Vladimir Poutine. La salle était pleine à craquer. Il devait y avoir environ 500 personnes. Kasparov a naturellement passer son temps à critiquer Poutine. Après le discours, les organisateurs nous ont invité à un dîner avec lui. Nous sommes allés dans un bon restaurant. La conversation lors du dîner était dans la continuité du discours. Poutine par-ci, Poutine par-là... Au bout d'un moment, j'ai craqué et j'ai osé exprimer mon désaccord avec le grand maître en disant que bien évidemment, Poutine est un scélérat, mais qu'en tant qu'Américain, je voudrais qu'on se pose la question : qu'est-ce que les États-Unis ont fait pour provoquer un conflit avec la Russie ? J'ai énuméré quelques erreurs majeures commises par l'Amérique. Gary s'est énervé et a dit : « Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Que c'est la faute de tous les Américains ? » J'ai répondu, il m'a répondu... et l'échange s'est emballé. Imaginez un peu la scène. Un élégant restaurant dans le centre de Cambridge. Les Américains, ahuris, regardent la querelle de deux Arméniens. J'ai senti que la situation était un peu gênante. J'ai finalement dit : « Bon, Garry, acceptons de ne pas être d'accord. » Il sourit légèrement, et nous avons changé de sujet. Finalement, au moment de partir, je lui ai serré la main et lui ai dit que c'était un plaisir de pouvoir enfin le rencontrer. Il me répondit : « C'était un vrai plaisir. Tu te disputes comme un vrai Arménien ! » Il avait dit cela avec un tel enthousiasme qu'on aurait dit que ces disputes lui manquaient. Il va sans dire que c'était le dîner le plus plaisant de ma vie.

L'histoire de Kasparov sur les massacres de Bakou

Nous avons changé de sujet et avons commencé à parler de Bakou. Je lui ai dit que j'avais entendu dire que lui et sa famille avaient échappé aux pogroms de 1990 à Bakou. Il m'a répondu que c'était tout à fait exact et m'a raconté ce qui suit : Un jour de

janvier 1990, la police a contacté les Kasparov et leur a dit qu'une foule en furie se dirigeait vers leur quartier et qu'elle y serait d'ici une demi-heure. Ils leur envoyèrent rapidement un bus pour évacuer en urgence les Arméniens du bâtiment. La grand-mère de Garry a refusé d'y aller. Elle s'est laissée tomber et a dit : « C'est ma ville, je ne m'en irais pas, laissez-les venir et me tuer. » Finalement, ils parviennent à la persuader de partir. Le bus se dirige vers l'aéroport. Il y avait un policier azerbaïdjanais dans le bus. Il avait été informé par radio que la foule avait coupé la route menant à l'aéroport. Le policier se tourne vers Kasparov et dit : « Ecoute, ça c'est mon pistolet. Si tu te fais prendre, pointes-le sur ma tête et menace de me tuer. Comme ça, ils vous laisseront tranquille. » Vous comprenez ? Un policier azéri donne son arme à un inconnu, ce qui est en soi une infraction pénale. Et non seulement il le donne à quelqu'un, mais à un Arménien. Et il dit de pointer l'arme sur sa tête et de menacer de le tuer. Il a dit tout ça à un Arménien. Pouvez-vous imaginer la situation ? Pouvez-vous imaginer quel genre d'homme était ce policier pour faire une telle chose ? Pourquoi a-t-il fait ça ? Pourquoi a-t-il mis en danger son travail, sa liberté et même sa vie ? Pour quelle raison ? Pour sauver son « ennemi arménien » ? Non, il l'a fait simplement parce que c'était un homme dont la conscience et l'amour pour autrui (quelle que soit sa nationalité) était plus forte que son propre instinct de préservation de soi. Pour de telles personnes, il existe une expression anglaise : « righteous person », une personne droite, habitée par la justice. Heu-reusement, nous n'avons pas eu à en arriver là. La foule a été dispersée et la route a été dégagée. Pourquoi est-ce que je raconte ça ? Parce que j'ai entendu beaucoup d'histoires d'Azéris qui ont sauvé ou aidé les Arméniens. J'ai eu vent d'une histoire où un Azéri est descendu dans la rue et a crié à toute une foule qu'ils devraient d'abord le tuer avant de toucher les Arméniens. Je connais de nombreux cas d'Azéris qui ont caché des Arméniens chez eux, ou bien qui leur ont apporté de la nourriture ou les ont aidé à fuir. Les gens ont fait cela au péril de leur propre vie et la sécurité de leur famille. Vous me direz que ce sont des exceptions. Je ne crois pas. Quand je parle aux Arméniens de Bakou, l'impression générale est que pour chaque assassin, il y avait dix per-sonnes prêtes à sauver les

Arméniens. Sans eux, ce n'est pas une centaine, mais des milliers d'Arméniens qui seraient morts à Bakou. Et peut-être des dizaines de milliers à Soumgait. Nous n'en entendons jamais parler. Nous ne parlons pas d'eux. Nous n'écrivons pas à leur sujet. Au lieu de cela, nous parlons sans cesse des Ramil Safarov et autres bachibouzouks. A leur propos, on écrit, on parle, on lit encore et encore. Et en ce moment-même, je suis sûr que vous commencez déjà à énumérer des histoires sur comment tel Azéri a tué un Arménien. JE SAIS. Je n'ai pas besoin qu'on m'énumère ces histoires, je les connais mieux que vous. Nous ressassons ces histoires depuis trente ans. Nous semblons les « boire » comme un vin bon marché et nous nous enivrons de l'illusion de notre « supériorité » sur les « sauvages » azéris. Nous devons enfin comprendre que tous les Azerbaïdjanais ne sont pas responsables pour les Ramil Safarov. De la même manière que vous et moi ne sommes pas responsables des actions de chaque scélérat arménien (et il y en a beaucoup). Comme si neuf millions d'Azéris étaient tous des Ramil Safarov.

On ne parle pas d'Akram Aylisli

On ne parle pas d'Akram Aylisli qui, sachant très bien ce qui pourrait lui arriver, à lui et sa famille, a écrit le livre « Rêves de pierre » (le livre est traduit en arménien, russe et est disponible en ligne). Il raconte en détail les massacres d'Agoulis et de Bakou. J'ai lu ce livre. C'est un travail exceptionnel qui devrait être étudié dans toutes les écoles d'Arménie et d'Azerbaïdjan. Aylisli a déclaré qu'il avait écrit le livre non pas pour « dé-fendre » les Arméniens, mais pour sauver la conscience des Azerbaïdjanais. Et il l'a fait sous le choc du retour de Ramil Safarov. Je suis convaincu qu'il existe un grand nombre d'Akram Aylisli en Azerbaïdjan qui n'osent tout simplement pas s'exprimer, car en Arménie comme là-bas, c'est le nationalisme qui prévaut. Pourquoi n'étudions-nous pas « Rêves de pierre » dans les écoles arméniennes ? Pourquoi les œuvres d'Aylisli et d'autres écrivains turcs (par exemple, Orhan Pamuk, Elif Shafak) ne sont pas incluses dans les nouveaux programmes scolaires ? Parce que nos nationalistes sont contre ? Parce que « Rêves de pierre » montre qu'outre les assassins azéris, il y a aussi

des Azéris humains ? Mais ça, nos nationalistes n'en ont pas besoin. Ils ont besoin de haine. En mettant tous Azéris dans le même panier, nous faisons passer ces Justes pour des Ramil Safarov. C'est profondément injuste pour eux – comme pour nous – mais très bénéfique pour nos nationalistes. Les nationalistes – les leurs et les nôtres – veulent que les peuples se détestent. C'est ce qui constitue leur pouvoir politique. L'histoire des Arméniens et des Azerbaïdjanais au cours des trente dernières années est l'histoire d'une « prise d'otage » de nos peuples par le nationalisme. Par conséquent, quand je dis qu'il faut chercher l'humanité dans son opposant, je ne dis pas qu'il faut la chercher dans les Ramil Safarov et ce genre de scélérats. (De plus, nous devons continuer à développer notre force militaire tout en recherchant un terrain d'entente avec notre voisin). Cela signifie chercher l'humanité dans les Akram Aylisli, les Azéris ordinaires, pour voir s'il y a parmi eux des gens normaux. Cherchez-les. Trouvez-les. Parlez avec eux. Comprenez qu'eux aussi sont humains. Eux aussi aiment et pleurent. Eux aussi se réjouissent avec les enfants et pleurent sur le corps de leur fils morts. Eux aussi souffrent de cette guerre qui dure depuis plus de cent ans. Cela signifie aussi qu'il faut ignorer les insultes de « traître », de « sorossien » des nationalistes des deux camps et de se parler avec honnêteté, comme le font les gens normaux... Autant que faire se peut.